

me a enconrue en opposant sa volonté à celle du Législateur suprême, à celle de la conscience qui est son messager, et sur les moyens de se réconcilier avec le Juge offensé.

A Dieu ne plaise que je veuille porter le découragement dans les âmes charitables qui voudraient réveiller les consciences et amener leurs concitoyens à y descendre, pour se retremper dans cette atmosphère divine ! Mais n'est-ce pas, dit-on, les jeter dans l'hésitation et l'abattement, que de leur présenter le tableau des obstacles que leur opposent les habitudes sociales, la direction des idées dominantes, les circonstances qui font saillie dans l'aspect des affaires publiques, les formes de l'organisation politique et surtout le caractère national, tous conjurés pour affaiblir, pour éteindre la voix intérieure et lui fermer l'accès du cœur ? A ces craintes, nous avons une réponse péremptoire à faire, et dans laquelle j'ai été prévenu par tous ceux qui m'accordent une attention bienveillante. Ils savent que la charité, qui compte sur la bénédiction de Celui à qui rien n'est impossible, ne mesure pas ses efforts sur les difficultés de la lutte avec les ennemis qu'elle doit combattre. L'opposition qu'elle rencontrera particulièrement dans les habitudes nationales, dont nous avons rappelé quelques traits, ne doit pas être exagérée. Ce serait à la fois injuste et ingratitude que d'oublier qu'il fût un temps où la vigueur de la pensée, la puissance de la réflexion, la disposition des âmes à se replier sur elles-mêmes et à descendre au fond de la conscience, distinguait les Français entre toutes les nations.

Sans parler du moyen-âge où brillèrent tant de profonds penseurs, tous Français ou formés à la grande école française, à quelle époque et dans quel pays l'esprit humain a-t-il donné plus de preuves de forces méditatives et de profondeur dans ses explorations de la vie intime qu'au dix-septième siècle, non seulement privilégié en ce qu'il a produit Descartes, Pascal, Arnauld, Bossuet, Fénelon et Malebranche, mais surtout parce qu'il présente l'élite d'une grande nation, les hommes et les femmes les plus haut placés par leur esprit et leur fortune, occupés des ardues spéculations et des discussions abstruses des plus subtils métaphysiciens et des moralistes les plus sévères, comme nous avons vu nos contemporains occupés de Walter Scott et de lord Byron. Pourquoi les facultés de contemplation intérieure et tout le caractère français ne se retremperaient-ils pas aux eaux vives qui jaillissent en vie éternelle ? Je ne pense pas que ce soit là une phrase vide de sens, une espérance vaine, bonne à bercer des optimistes qui prennent leurs rêves pour la réalité. Je crois que, par une étude consciencieuse et un peu approfondie de l'histoire des deux derniers siècles, on sera naturellement conduit à faire à l'influence du pur Évangile de Jésus-Christ la plus large part dans l'esprit méditatif et dans les conquêtes philosophiques du dix-septième siècle. Bossuet lui-même a reculé devant la céleste doctrine que la réforme avait remise en lumière et qu'elle lui présentait dans sa majestueuse simplicité. Forcé de l'étudier pour la combattre, il s'est hâté, dirai-je pour prévenir ou pour retarder la naufrage, d'alléger le vaisseau trop chargé de l'Eglise romaine.

La nécessité où s'est trouvée cette Eglise de se défendre contre la doctrine de la justification par la foi et contre le jansénisme qui avait montré une tendance à se rapprocher du christianisme primitif, cette nécessité ouvrit un vaste champ à l'exercice libre et salutaire de la pensée humaine. Mais à ce mouvement, qui tenait en haleine, pour ainsi dire, les puissances méditatives du public lettré et chrétien, succéda trop tôt un arrêt qui suspendit et amortit toute l'activité de l'esprit dans la direction qui le portait vers les révélations intérieures, et la lumière de l'Évangile qui les éclaire ; cette halte, cette interruption funeste, fut le contre-coup d'un événement qu'on peut accuser d'avoir eu des conséquences aussi déplorables en morale qu'elles ont été désastreuses pour les prospérités matérielles de la France.

Qui n'a pas déjà nommé la révocation de l'Edit de Nantes ! En mettant à l'aise, en délivrant d'une rude tâche les champions de l'autorité humaine en matière de foi, cette suppression de celui des cultes établis qui demande le libre examen, qui veut que la foi, non imposée par l'autorité, mais sortant des entrailles de l'individualité, soit la pro-

priété la plus intime de l'homme, eût pour effet presque immédiat de dispenser le clergé de la religion de l'Etat des études fortes auxquelles il s'était vu contraint de se livrer, durant l'existence légale d'une Eglise dissidente, aussi recommandable par les mérites et les vertus de ses adhérents que par le savoir de ses ministres. La révocation de l'Edit de Nantes tua cet antagonisme salutaire qui avait exercé une action vivifiante sur l'Eglise gallicane, et qui, par une noble émulation, l'avait excitée à opposer aux Casaubon, aux Saumaise, aux Bochart, des rivaux appelés à lutter, autant que cela leur serait possible, avec ces coryphées de la philologie ancienne et biblique ; en licenciant toute cette milice de la pensée et de l'érudition théologique, cette calamiteuse révocation fut un principe de langueur intellectuelle, de relâchement dans la sévérité des études, et de mort spirituelle. On ne prit plus aucun intérêt aux investigations philosophiques et aux discussions profondes sur des points de doctrine chrétienne ; il en résulte deux effets également nuisibles aux travaux que réclame la science de la religion. D'une part, l'esprit de méditation, tombé dans l'atonie par le défaut d'une nourriture appropriée à sa nature, ne s'exerça plus avec quelque suite à la solution de hautes questions de morale et de critique sacrée ; les facultés d'attention et de réflexion psychologiques s'affaiblirent par la cessation de toute application suivie aux objets et aux intérêts du monde intelligible. D'autre part, l'activité de l'esprit français, n'ayant plus l'aliment que lui avait fourni l'exploration du monde intérieur et invisible, chercha une compensation dans l'observation des phénomènes extérieurs, et ne partageant plus, comme d'autres peuples civilisés, l'emploi de ses éminentes facultés entre les doctrines de philosophie religieuse ou morale et les sciences physiques, le concentra exclusivement dans la recherche des lois du monde matériel. On conçoit aisément pourquoi le penchant qui nous entraîne vers ce qui tombe sous les sens extérieurs et nous asservit à la glèbe, n'ayant plus de contrepoids dans la contemplation des choses purement intelligibles, les opinions matérialistes envahirent plus facilement le domaine de la morale : Dieu fut chassé de sa création, l'âme dépossédée de ses propres organes. Mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment de développer ces considérations et de leur donner l'appui de l'histoire des sciences et de la littérature. Il nous suffit d'avoir fait remarquer par quels étroits liens le pouvoir et l'habitude de vivre avec soi-même et d'habiter le fond de sa conscience, sont liés à la méditation des vérités de foi. Donner à l'homme un objet de foi, c'est donner de l'exercice à sa conscience ; c'est lui faire quitter la circonstance où il s'agit dans les choses qui ne sont qu'à la surface de son être, pour le ramener au centre, au foyer de sa véritable vie. N'est-il pas évident, d'ailleurs, que la paix de l'âme est la condition à laquelle seule il est possible à l'homme de ne pas craindre de se trouver en face de lui-même, de ne pas redouter les arrêts qui sont rendus et proclamés au dedans de lui par un juge inamovible et inévitable ? Ce n'est qu'en nous montrant un Dieu acceptant le sacrifice qui lui permet de déployer sa miséricorde sans porter atteinte aux lois du monde moral, que les appels à la conscience se feront écouter, que l'homme, rassuré par la bonne nouvelle, par la parole extérieure, par le Verbe fait chair, aura le courage de lire la parole du dedans, et d'ouvrir les yeux à cette lumière qui illumine tout homme venant au monde (Jean I, 9).

STAFFER.

L'incrédulité chez nous.

Il semble que nous allons parler d'une chose qui n'existe pas, d'un fantôme évoqué par notre imagination pour nous effrayer nous-mêmes ; car il n'y a chez nous aucune société affichant des opinions incroyables, aucune publication que l'on puisse considérer comme l'organe de principes irréligieux. La religion comme un immense réseau enveloppe notre peuple tout entier et semble le préserver non seulement de ce fléau lui-même, mais encore de la frayeur que son approche pourrait éveiller. Voilà ce que découvre un coup-d'œil superficiel et d'ensemble, mais si l'on s'ap-